



L'Attentat de Yasmina Khadra : de l'ambiguïté sémantique du terrorisme au portrait controversé d'une kamikaze

Jules Thérance MIHINDOU MI-MOUBAMBA

Université Omar Bongo (Libreville, Gabon)

GRELAC

jules.mihindou@gmail.com

Résumé : Paru en 2005 aux Éditions Julliard, *L'Attentat* de Yasmina Khadra est le récit d'un homme, Amine Jaafari, qui cherche à comprendre ce qui a poussé sa femme à un attentat-suicide. En effet, chirurgien de formation, Amine est appelé de nuit à l'hôpital pour identifier un corps : il apprend que sa femme est morte dans un attentat dont elle est à l'origine. Il s'ensuit alors une profonde réflexion sur la notion de terrorisme qui montre toute la complexité du phénomène. L'intérêt de cet article est justement de problématiser cette notion de façon à la mettre en relation avec la controverse implicite sous-tendue par le personnage de Sihem. En fait, notre but est de montrer que l'ambiguïté sémantique du terrorisme induit à une double considération, une considération manichéenne du personnage de Sihem. Du terrorisme au patriotisme, de la « Bête immonde » à la Sainte, autant de considérations qui rendent perceptible la bataille sémantique qui encadre la notion de terrorisme et qui font de Sihem Jaafari ce que nous sommes tenté d'appeler un « double manichéen ».

Mots clés : Terrorisme ; Bataille sémantique ; Idéologies, Patriotisme ; Double manichéen.

Attentat of Yasmina Khadra's : from the semantic ambiguity of terrorism to the controversial portrait of a suicide bomber

Abstract: Published in 2005 by Éditions Julliard, *L'Attentat* by Yasmina Khadra is the story of a man, Amine Jaafari, who is trying to understand what drove his wife to carry out a suicide attack. Trained as a surgeon, Amine is called to hospital at night to identify a body: he learns that his wife has died in an attack of her own making. What follows is a profound reflection on the notion of terrorism, showing the complexity of the phenomenon. The interest of this article is precisely to problematise this notion so as to relate it to the controversy implicit in Sihem's character. In fact, our aim is to show that the semantic ambiguity of terrorism leads to a double consideration, a Manichean consideration of Sihem's character. From terrorism to patriotism, from the 'Filthy Beast' to the Saint, so many considerations make perceptible the semantic battle that frames the notion of terrorism and makes Sihem Jaafari what we are tempted to call a 'Manichean double'.

Keywords: Terrorism; Semantic battle; Ideologies, Patriotism; Manichean double.

Introduction

Le XXI^e siècle débute sur un attentat à caractère terroriste qui marque durablement les esprits tant par les dégâts matériels occasionnés, que par le nombre de victimes. En effet le 11 septembre 2001 reste, jusqu'à nos jours, gravé dans la mémoire collective comme un jour de deuil et de consternation. Si cet

attentat ouvre la voie à une lutte virulente contre le terrorisme et légitime l'invasion américaine de pays tels que l'Irak ou l'Afghanistan, il fait également du terrorisme une « éternelle actualité ». L'actualité du terrorisme est telle que dans « un décompte remontant à quelques années, un nouveau livre sur le sujet [sort] toutes les six heures » (Hénin, 2017, p. 9-10). C'est dire l'abondante production livresque sur un phénomène qui ne finit pas de surprendre

L'Attentat de Yasmina Khadra (2005), deuxième roman d'une trilogie portant sur l'intégrisme islamique, peut être mis dans le compte de cette production livresque, romanesque pour être précis, qui traite inlassablement de la question du terrorisme. Si ce roman problématise globalement le conflit israélo-palestinien de façon à « en comprendre les raisons » (Garant, 2008), il a pour point de départ un acte de terrorisme. Roman *in media res*, *L'Attentat* est un récit centré sur le personnage d'Amine Jaafari, un chirurgien arabo-israélien bien intégré qui mène une vie heureuse avec son épouse Sihem Jaafari à Tel-Aviv. Un jour, durant son service, un attentat est perpétré par une femme kamikaze dans un café non loin de l'hôpital dans lequel il exerce. Après la prise en charge les victimes tout au long de la journée, il rentre chez lui et s'en dort éreinté. Il est réveillé au beau milieu de la nuit par un appel, lui sommant de se rendre de toute urgence à l'hôpital afin d'identifier un corps, celui de la femme kamikaze. Dès lors, son monde s'effondre : ladite femme est en fait son épouse, Sihem Jaafari. Après une très longue période de déni et d'incrédulité, Amine Jaafari réalise enfin que sa femme est vraiment à l'origine de cet attentat-suicide et s'attèle dès lors à en comprendre les raisons, les motivations d'un tel acte. Le récit bascule alors dans une exploration à la fois d'Israël et de la Palestine, avec pour toile de fond le conflit israélo-palestinien. Il offre une réflexion profonde sur la notion de terrorisme tout en mettant en évidence les mécanismes qui jalonnent le processus de radicalisations des jeunes palestiniens et qui les poussent à l'intégrisme, à l'extrémisme. La représentation du terrorisme induit ainsi à un problème de conception, de réception, de définition, de façon à fondre dans l'ambiguïté, voire dans la contradiction.

L'intérêt de cet article est de montrer que la controverse liée au personnage de Sihem Jaafari (est-elle une vulgaire terroriste, une meurtrière endoctrinée ou une héroïne, une valeureuse combattante qui a sacrifié sa vie par patriotisme ?) découle de l'ambiguïté sémantique du terrorisme. En effet, si elle est un personnage à la fois condamné, et adulé, aimé que haï : une terroriste et une héroïne ; c'est parce que tout acte terroriste, et particulièrement dans le contexte qui est le sien, à savoir le conflit israélo-palestinien, est en soi un acte qui divise. Sa conception, sa réception, varie d'un espace à un autre, entraînant ainsi un recentrement des préoccupations terminologiques liées à la notion de terrorisme.

Pour assurer une dynamique de lecture du lien entre la représentation mitigée du personnage de Sihem Jaafari et la complexité (terminologique et

conceptuelle) de la notion du terrorisme, nous organiserons notre propos en deux articulations. Nous allons d'une part montrer que la double interprétation de l'attentat de Sihem Jaafari procède de l'ambiguïté sémantique propre à la notion de terrorisme et d'autre part, montrer comment cette ambiguïté affecte la représentation, la perception de ce même personnage.

1. **Sihem entre terrorisme et patriotisme : une question d'idéologie**

On parle d'ambiguïté sémantique (elle peut aussi être visuelle ou auditive) pour désigner cette situation où un mot, une phrase, une notion ou un concept, renvoie à deux (ou plus) interprétations possibles, et bien souvent incompatible. Aurélie Dommes et Marie-Louise Le Rouzo la définissent comme ce cas où « des significations différentes peuvent être attribuées à une même unité graphique et/ou phonique » (Dommes et Le Rouzo, 2007, p. 59). Si l'ambiguïté sémantique n'est pas le caractère de l'imprécision, du manque de clarté, elle peut toutefois être considérée comme le propre de l'équivoque en ce qu'elle dénote toujours un double sens, une pluralité d'interprétations, ou par son aptitude à réunir des qualités naturellement opposées, comme le propre de l'ambivalence.

C'est dans cet état de fait que se trouve constituée la notion de terrorisme dont de nombreux travaux s'attèlent à souligner la complexité terminologique mais surtout l'ambiguïté sémantique qui la caractérise. En effet, la plupart des travaux qui portent sur le terrorisme s'accordent sur son foisonnement définitionnel. Ariel Merari parle de « 109 définitions du terme [recueillies] auprès d'universitaires et de fonctionnaires » (Merari, 2015, p. 29), des chiffres qui proviennent des travaux d'Alex Schmid et d'Albert Jongman (2005) et qui sont également repris par Nicolas Hénin (2017, p. 39). Jacques Baud (2003) répertorie quant à lui 212 définitions dont 72 sont officiellement en usage. C'est dire toute la complexité terminologique, manifestée par un champ définitionnel vaste, qui caractérise cette notion. Ainsi, la « terreur d'État », la « violence révolutionnaire » ou même le « tyrannicide », sont autant de formes de terrorisme dont le cadre terminologique est fort varié. Cette situation fait du terrorisme non seulement une notion complexe, mais surtout une notion qui fond facilement dans l'ambiguïté. C'est sans doute ce qui fait dire à Ariel Merari : « La signification du mot "terrorisme" [...] nécessite toujours qu'on se mette d'accord pour arriver à une compréhension commune » (Merari, *op. cit.*; p. 28), pour signifier que l'emploi de ce mot doit toujours s'accompagner d'une clarification sémantique. Le terrorisme n'est donc pas une notion avec une base sémantique universellement admise. Elle baigne dans une ambiguïté telle que chaque réflexion y relative doit de prime abord s'en départir. Un fait qui atteste bien de cette ambiguïté est celui rappelé par Nicolas Hénin à propos de Nelson Mandela : « qui se souvient que Nelson Mandela, président du Congrès national

africain (ANC), n'a été retiré par les États-Unis de leur liste noire du terrorisme qu'en juin 2008, soit quinze ans après avoir obtenu le Prix Nobel de la paix » (Hénin, *op. cit.*, p. 37). Le paradoxe de cette situation relève même de la difficulté à restreindre cette notion dans un cadre sémantique précis, univoque. D'où la nécessité de toujours la purger de toutes les « imprécisions et ambiguïtés qui gênent [son] appréhension » (Dory, 2018).

Dans *L'Attentat* de Yasmina Khadra, le cadre sémantique de la notion de terrorisme est fluctuant : elle souffre d'une double interprétation. En fait, ce qui, de prime abord, est interprété comme un acte de terrorisme, finit par être perçu comme un acte de patriotisme, comme un sacrifice ultime et noble par lequel un « martyr » sacrifie sa vie dans un combat, une lutte qui engage toute une nation. En effet, lors des premières évocations de l'attentat suicide par lequel Sihem Jaafari se fait exploser dans un restaurant, son acte est interprété comme un acte de terrorisme pur, un acte inconsidéré de violence gratuite qui engendre la mort de façon terrifiante :

En l'espace d'un quart d'heure, le hall des urgences se transforme en champ de bataille. Pas moins d'une centaine de blessés s'y entassent, la majorité étalée à ras le sol. Tous les chariots sont encombrés de corps disloqués, horriblement criblés d'éclats, certains brûlés en plusieurs endroits. Les pleurs et les hurlements se déversent à travers tout l'hôpital. De temps en temps un cri domine le vacarme, soulignant le décès d'une victime.[...] Kim me signale que le bloc est saturé et qu'il va falloir orienter les cas graves sur la salle 5. Un blessé exige que l'on s'occupe de lui immédiatement. Il a le dos écorché d'un bout à l'autre et une partie de l'omoplate à nu (p. 33).

Cette description d'une violence effroyable donne à voir toute l'horreur causée par cet attentat. Le nombre de blessés, la nature des blessures, la douleur et la désolation causées sont d'une ampleur telle qu'elles donnent la mesure de la gravité et surtout de la barbarie de l'acte commis. L'attentat de Sihem apparaît dès lors comme un acte de violence illégitime et cruelle, comme l'usage rationnel de la violence dans le but de « frapper les esprits » (p. 34) de créer une atmosphère de psychose, une panique collective. La violence de cet attentat suicide est d'autant plus terrifiante qu'elle prend pour cible des enfants, symbole de l'innocence et de la pureté. Une enquête est alors ouverte pour déterminer les contours de cet attentat mais surtout pour déterminer l'implication ou non du docteur Amine Jaafari. L'acte de Sihem est alors présenté comme un acte criminel, répréhensible et condamnable. On parle très clairement d'intégrisme, de terrorisme, de militantisme exacerbé ou de djihad islamique. Son interprétation et sa réception par la population de Tel-Aviv sont telles qu'Amine Jaafari est haï par celle-ci et se fait lyncher :

Un jet de salive m'atteint à la figure. Une main me tire par le col de mon peignoir... « Regarde le château que tu occupes, fils de pute. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus pour apprendre à dire merci ?... » On me secoue de part et d'autre. « Il faut d'abord le désinfecter avant de le foutre sur un

bûcher... » Un coup de pied me foudroie au ventre, un autre me redresse. Mon nez explose, puis mes lèvres. Mes bras ne suffisent pas pour me protéger. Une averse de coups me dégringole dessus, et le sol se dérobe sous moi (p. 43) ...

Le sentiment de haine dirigé vers Amine Jaafari est redoublé d'un sentiment de trahison. Si la population israélienne estime qu'il lui est redevable, c'est parce qu'Amine Jaafari doit toute sa réussite à l'État israélien. Il en a obtenu la nationalité, sa formation de chirurgien s'est faite dans des universités israéliennes. En d'autres termes, il doit tout son statut social à l'État d'Israël même s'il n'a pu l'obtenir que par un travail acharné¹. Se faisant, un attentat aussi meurtrier porté par sa femme contre l'État qui l'a fait ne peut qu'être interprété comme acte de haute trahison, comme l'expression d'une ingratitude pathologique. S'il n'est pas l'auteur de cet attentat, il subit pourtant, un peu par procuration pour être l'époux de la femme kamikaze, la vindicte d'un peuple en colère. Il est considéré à tort comme complice de cet acte hautement répréhensible. Lavé de tout soupçon et sorti de sa longue période de déni, Amine Jaafari entreprend alors des voyages, des investigations, au péril de sa vie, dans le but de comprendre comment son épouse en est arrivée à se faire exploser dans un attentat-suicide. De là, se donne à lire une autre représentation, une autre conception, une autre interprétation de l'attentat perpétré par Sihem Jaafari de façon à montrer la complexité, l'ambiguïté de la notion de terrorisme. Elle se trouve alors totalement vidée de son contenu sémantique initial et commence dès lors un processus de resignification par lequel la notion de terrorisme se voit attribuer un autre cadre sémantique.

Amine Jaafari se rend premièrement à Bethlehem, ville depuis laquelle sa femme lui a écrit son mot d'adieu. Il se rend chez Leila, sa « sœur de lait », qui confirme sans trop le vouloir la présence de Sihem chez eux, à la veille de l'attentat. Il en apprend alors davantage sur les raisons de la présence de sa femme dans cette ville : « Ce vendredi-là, cheikh Marwan était attendu à la Grande Mosquée. Ta femme voulait qu'il la bénisse. Ce n'est qu'après avoir trouvé sa photo sur le journal qu'on a compris. Il me prend par les épaules à la manière des combattants et me confie : – Nous sommes très fiers d'elle » (p. 82). A partir de cet instant l'attentat de Sihem qui se définissait comme un acte à caractère terroriste change radicalement de cadre définitionnel. D'acte de criminalité, de terrorisme, il est dès lors considéré et défini comme un acte de bravoure et d'héroïsme inspirant le respect et la considération de tout un peuple. La collectivité de cette haute estime se donne mieux à lire lorsque Yasser, l'époux

¹ Amine Jaafari rappelle à chaque fois à quel point il a pu être ostracisé en tant qu'arabe en Israël. Pour réussir, il a du travailler plus que tous ses collègues. Il lui fallait être à l'abri de tout reproche car en cas d'erreur de sa part, de faute, le châtement pour lui serait plus lourd.

de Leila, précise que c'est toute la ville qui est incluse dans ce « nous » : « Tout Bethléem sait que Sihem était passée par là la veille de l'attentat. C'est un peu l'icône de la cité désormais. Les uns jurent même lui avoir parlé et baisé le front » (p. 89). Ainsi, cet attentat tant décrié à Tel-Aviv, cet acte pour lequel Amine a enduré le lynchage d'une population terriblement courroucée, est acclamé à Bethléem. Ce qui, de prime abord, est qualifié d'acte terroriste, devient très clairement un acte d'héroïsme et de bravoure suscitant l'admiration et le respect de toute une population. C'est toute la notion même de terrorisme qui se trouve redéfinie.

La notion de terrorisme entre alors dans une forme implicite de bataille sémantique. Elle est d'une part présentée comme un acte criminel de violence inqualifiable, puis comme un acte de violence asymétrique du faible contre le fort. Elle se construit sur ce que Pierre Zima appelle une « dichotomie manichéenne » (Zima, 1985, p. 148). C'est-à-dire qu'elle représente d'un côté le mal, la cruauté et la criminalité ; et d'un autre côté, elle représente l'héroïsme, le courage exceptionnel, de dévouement ultime. En fait, il faut bien noter que le terme terroriste est toujours un mot politiquement stigmatisant utilisé pour dénigrer et discréditer une idéologie adverse. Rares sont les « combattants » qui se définissent en tant que « terroristes » car conscients de la charge sémantique et symbolique qui se rattachent à cette notion. Pour exemple, les membres de l'organisation qui a permis l'attentat de Sihem, en partant de son neveu Adel, en passant par l'imam Marwan, jusqu'au « Commandeur » qui s'est chargé de la torture physique et psychologique d'Amine, se considèrent tous comme des « militants », des « combattants », ou des « résistants ». A aucun moment ils se définissent comme des terroristes. Ils définissent leur acte comme une réponse légitime à l'humiliation : « il n'est pire cataclysme que l'humiliation » (p. 147).

La complexité de la notion de terrorisme est renforcée par le contexte dans lequel se fonde le roman, en l'occurrence, celui du conflit israélo-palestinien. Francine Kaufmann note toute l'équivocité de cette notion :

Dans tout conflit et notamment dans le conflit du Proche-Orient, les concepts utilisés pour en définir les enjeux sont susceptibles de susciter des malentendus par méconnaissance du contexte, mais aussi parce qu'ils sont connotés différemment selon le point de vue de qui les emploie, sans parler du rôle qu'on peut leur assigner dans une manipulation délibérée de l'opinion (Kaufmann, 2003, p. 87).

Si Francine Kaufmann pointe du doigt le double sens, l'ambiguïté de certains concepts dans le contexte des conflits dans le Proche-Orient, la principale notion qu'elle problématise est celle du terrorisme dont elle précise particulièrement le sens d'un camp comme de l'autre. Par un curieux jeu de miroirs, chacun des deux camps se qualifie de terroriste en dénonçant les

pratiques l'un de l'autre. Ce double sens a ainsi des répercussions sur la représentation des personnages catalogués comme tels, c'est-à-dire comme des terroristes : ce sont des personnages dont la représentation se fait généralement sous le prisme de ce que nous sommes tentés d'appeler un « double manichéen », c'est-à-dire des personnages controversés qui symbolisent à la fois le bien et le mal.

2. **Sihem Jaafari ou l'expression du « double manichéen »**

Sihem Jaafari est un personnage indéniablement controversé dans la dynamique narrative de *L'Attentat*. Si cette controverse naît de la particularité même de la notion de terrorisme, elle a pour conséquence d'induire à une double représentation, une double perception de ce personnage enfermé dans un manichéisme fort prononcé. En effet, dans *L'Attentat* de Yasmina Khadra, on est clairement en présence de ce que Phillippe Hamon appelle « l'effet-idéologie » (Hamon, 1984) qu'il définit comme l'inscription d'une idéologie dans la composition et les formes manifestes du texte littéraire et dont la lecture de celle-ci est rendue possible par des moyens qui sont exclusivement ceux de la littérature. Ainsi, l'inscription de l'idéologie, ou plutôt des idéologies dans la dynamique interne de ce roman nourrit le manichéisme qui caractérise la représentation du personnage de Sihem.

Au départ, Sihem Jaafari est présentée comme l'épouse-terroriste, l'intégriste, la « kamikase », la diablesse, qui s'est faite exploser en emportant avec elle un nombre incommensurable de victimes, majoritairement des enfants : « D'après les premiers éléments de l'enquête, le démembrement que le corps de votre épouse a subi présente les blessures caractéristiques des kamikazes intégristes » (p. 26) ; « Par-dessus une large photo décrivant le chaos sanglant autour du restaurant ciblé par les terroristes, on peut lire en gros caractères : LA BÊTE IMMORONDE EST PARMI NOUS » (p. 40) ; « Ne parvenant pas à ouvrir la fenêtre, je me rue dans la cour. Les deux adolescents déguerpissent. Je les poursuis jusque dans la rue, pieds nus, la tête en ébullition... "Sale terroriste ! Fumier ! Traître d'Arabe !" Les invectives me freinent net » (p. 42). Tous ces passages montrent bien que Sihem Jaafari est perçue non seulement par les forces de police mais aussi par la population comme une femme peu recommandable, une dangereuse criminelle. Elle se trouve même diabolisée par l'expression « La bête immonde » qui peut être assimilée à une allusion biblique par laquelle la population la rapproche de Lucifer. Elle est l'incarnation du mal, de la félonie, de la cruauté à tel point qu'Amine en paie les frais à sa place. Elle est perçue et représentée comme sans foi ni loi, sans valeurs morales. Sa figure est construite sur un vocabulaire dépréciatif : Sihem Jaafari est une *persona non grata* à Tel-Aviv.

Pourtant, dès les premiers éléments de l'enquête, la « doublexité² » (Ndemby, 2017) de Sihem Jaafari se donne à lire à un premier niveau, celui de l'incrédulité du docteur Amine Jaafari, son époux, qui en donne une image située aux antipodes des faits que l'on reproche à sa femme. En effet, de par la douceur et la joie de vivre qu'il lui connaît en tant qu'époux, pour avoir partagé sa vie avec elle, Amine dresse un portrait tout autre :

C'était une femme bien. Très bien même. Aux antipodes de ce que vous sous-entendez. Ça fait plus de quinze ans que je partage ma vie avec Sihem. Je la connais sur le bout de mes doigts. Je sais ce dont elle est capable et ce dont elle ne l'est pas. Elle avait les mains trop blanches pour que la moindre tache sur elles m'échappe (p. 32).

La métaphore bien connue des mains blanches revoie à la pureté, à l'innocence. Amine Jaafari renvoie de son épouse l'image d'une femme pure, incapable de poser des actes d'une telle violence. L'image que lui renvoie la police de sa femme relève à son sens d'une impossibilité fort caractérisée. Il lui semble même qu'on parle de quelqu'un d'autre. Après quinze ans de vie commune, il estime connaître son épouse sur le bout des doigts. L'idée qu'elle soit capable de se donner la mort qui plus est en emportant des victimes avec elle lui semble bien loin de l'esprit de sa femme. Chacun de ses souvenirs conforte ses convictions, particulièrement ceux qui lui reviennent quand, au cours de ses errements, il revient dans leur domicile conjugal :

Une seule fois, elle avait parlé de mourir. C'était sur le bord d'un lac suisse tandis que l'horizon crépusculaire se prenait pour un tableau de maître : « Je ne te survivrais pas une minute de plus », m'avait-elle confié. « Tu es le monde, pour moi. Je succombe toutes les fois où je te perds de vue. » Elle était rayonnante dans sa robe blanche, ce soir-là, Sihem. [...] Le lac semblait s'inspirer de sa fraîcheur pour accueillir celle de la nuit... [...] Elle était si heureuse, si attentive au souffle qui faisait frissonner la surface de l'eau ; elle était ce que la vie pouvait m'offrir de plus beau (p. 54).

Ainsi, la féminité de Sihem qui, à ses yeux, se redouble d'une profonde innocence et d'une grande bonté de cœur la dispense de tout acte de violence. Amine représentait ce qu'il y avait de plus important dans sa vie et inversement. Aucune velléité militantiste ou patriotique ne pouvait émaner d'elle, encore moins une quelconque forme d'extrémisme. Mais Amine Jaafari finit par se faire rattraper par la réalité et les masques tombent : une lettre d'adieu rédigée de la main de sa femme confirme sa plus grande crainte et le sort de son état d'incrédulité. Il réalise dès lors que son épouse est belle est bien à l'origine de cet attentat-suicide. Sihem Jaafari apparaît comme un personnage double, comme

² Dans *Le Roman et son ombre. Étude et caractérisation du récit chez Henry Bauchau et Nancy Huston. Essai sur la théorie du double dans les textes littéraires* (2017), Pierre Ndemby Mamfoumy conceptualise la « doublexité » comme « un paradigme, c'est la modalité, le processus de construction et de caractérisation d'un texte comme récit du double » (139).

une kamikaze intégriste et comme une femme au foyer irréprochable. Si à ce stade le double ne se construit pas clairement sur fond de manichéisme (certes elle est présentée comme l'incarnation du mal, de la bête, mais aucune dichotomie manichéenne n'est établie à ce stade du récit), on peut toutefois se rendre compte qu'elle est un personnage en conflit avec son double intérieur. En effet, d'une part on ne peut remettre en question son amour pour Amine son époux. Elle l'aime et l'idée de le perdre semble ne pas l'enchanter. Seulement, d'un autre côté, elle est particulièrement sensible aux « exactions » subies par son peuple (spoliations, expropriations, ostracissements...) et l'idée de prendre part à ce combat brule en elle, ce qu'elle finit par faire. C'est donc son double intérieur qui prend le dessus dans ce conflit qu'elle a vécu dans son fort intérieur, à l'abri du regard de son époux. Ce conflit avec son double intérieur débouche sur l'attentat qu'elle commet. Elle devient ainsi un double manichéen par la double interprétation qui se fait de son acte.

Au cours du périple par lequel il cherche à comprendre ce qu'il s'est passé dans l'esprit de sa femme, il se dresse un portrait de celle-ci qui surprend Amine Jaafari à certains moments et qui se situe à l'extrême opposé de son portrait initial. En effet, Sihem Jaafari est décrite dans un premier temps comme « une femme qui a réalisé où est son devoir » (p. 108) et comme une rédemptrice (« Ta femme est morte pour ta rédemption, monsieur Jaafari »). Elle est présentée comme une femme qui « aurait mérité qu'on lui baise les pieds » (p. 107). Sihem cesse donc d'être l'incarnation de la bête immonde pour être, à l'image de Jésus-Christ, une femme qui rachète son époux par son sang. Elle est ainsi représentée comme une Sainte, représentation qui se donne nettement à lire par la symbolique du baiser sur les pieds qui, en islam se réserve aux personnes hautement respectées et pieuses. Sihem cesse ainsi d'être un démon pour devenir un ange, et c'est Adel, le neveu d'Amine qui exprime bien cette considération qui lui (Sihem) est faite :

Oui, je te l'interdis, hurle-t-il en se décomprimant tel un ressort. Je ne te permettrai pas de salir sa mémoire. Sihem était une femme pieuse. Et on ne peut pas tromper son mari sans offenser le Seigneur. Ça n'a pas de sens. Quand on a choisi de donner sa vie au bon Dieu, c'est qu'on a renoncé aux choses de la vie, à toutes les choses d'ici-bas sans exception. Sihem était une sainte. Un ange. J'aurais été damné rien qu'en levant trop longtemps les yeux sur elle (p. 150).

Ainsi, Sihem est tellement perçue comme une sainte qu'on ne considère pas son attentat comme pouvant faire d'elle quelqu'un de cruel. Elle représente aux yeux d'Adel et même d'Amine la bonté absolue, la pureté, la sainteté. Si elle a représenté une « bête immonde » dans un premier temps, elle est, ici, élevée au rang d'ange. Elle est donc considérée comme une personne d'une très grande piété, d'une vertu extraordinairement grande, quelqu'un d'une douceur

incomparable. On entre ainsi dans le grand paradoxe du terrorisme : comment l'auteur d'un attentat aussi meurtrier peut-il être considéré comme un ange ?

Étant à l'origine d'un attentat, Sihem Jaafari ne peut qu'être un personnage controversé dans la mesure où cet acte n'est que la répercussion d'une considération idéologique. Chacun des deux camps adule ou déplore cet attentat. Son auteur, Sihem, est ainsi ange et démon. Démon au sein du camp adverse, elle est considérée comme un amas de haine et de violence sans scrupule et sans valeurs. Point de vue qui n'est pas partagé par ses partisans auprès de qui elle incarne la sainteté extrême. D'où la notion de double manichéen par laquelle la doubleté de Sihem est vue sous le prisme du bien et du mal. L'Attentat de Sihem cesse donc d'être l'expression d'une violence gratuite. Il devient un acte murement réfléchi qui, loin de retirer à Sihem tout soupçon de valeurs éthique et morale, en témoignent la grandeur :

Un intégriste est un djihadiste jusqu'au-boutiste. Il ne croit pas à la souveraineté des États musulmans ni à leur autonomie. Pour lui, ce sont des États vassaux qui seront appelés à se dissoudre au profit d'un seul califat.[...] Nous ne sommes ni des islamistes ni des intégristes, docteur Jaafari. Nous ne sommes que les enfants d'un peuple spolié et bafoué qui se battent avec les moyens du bord pour recouvrer leur patrie et leur dignité, ni plus ni moins (p. 107).

Ainsi, il apparaît que les partisans de Sihem ne se considèrent ni comme des intégristes ni comme des djihadistes. Sihem, tout comme ses partisans, se considère donc comme quelqu'un dont les valeurs ont été bafouées et qui lutte pour sa dignité. De façon générale, ceux qui commettent des attentats à caractère terroriste sont persuadés de faire le bien. Nicolas Hénin dans l'analyse qu'il fait du terrorisme note justement qu'il serait une erreur de penser que les notions d'éthique et de morale sont étrangères aux terroristes :

Il ne faut pas avoir peur de se poser la question provocatrice des valeurs des terroristes. Décrire un djihadiste comme un barbare peut certes reconforter la population qui vient d'être frappée par un attentat, mais obscurcira la compréhension du phénomène en donnant à penser que les terroristes n'ont ni aucun sens ni de la morale ni de la justice. Or c'est probablement le contraire : c'est parce que les djihadistes ont un sens exacerbé, presque maladif, de la morale et de la justice, qu'ils sont devenus des terroristes (Hénin, *op. cit.*, p. 67).

Ce passage rend bien compte de la situation dans laquelle Sihem s'est retrouvée. En fait, considérant que son peuple se trouve dans une situation d'injustice frisant l'immoralité, son foyer conjugal est donc devenu pour elle une « hétérotopie déviante » (Foucault ; 1966), un espace mort qui lui était désormais inconvenant et qui ne favorise pas son épanouissement : un espace de carcéralisation. Elle ne pouvait se sentir en vie qu'en se donnant la mort pour ses idées et ce en dépit de toutes ses qualités humaines. Sihem peut ainsi être considérée comme un double manichéen en ce sens que non seulement elle

représente le mal absolu pour la population qu'elle a frappée de son attentat-suicide et la parfaite sainteté pour la population pour laquelle elle a pris part à ce combat. Mais encore, elle est l'expression de ce que l'être humain peut avoir de plus contradictoire en ce sens qu'elle a en elle cette binarité qui donne à lire la pureté et la cruauté. Si ses qualités humaines sont reconnues de toutes les personnes qui l'ont côtoyé, il n'en demeure pas moins qu'elles sont en contradiction avec l'attentat qu'elle a perpétré.

Conclusion

En somme, la notion de terrorisme dans *L'Attentat* de Yasmina Khadra se construit sur fond de dichotomie idéologique et manichéenne qui dénote l'ambiguïté sémantique du terrorisme. La notion de terrorisme est ainsi soumise à une double interprétation, une double réception et même à une resignification. Elle est, dans un premier temps, assimilée à un acte de violence gratuite, à un usage rationnel de la violence à des fins politiques pour être, dans un second temps, interprétée comme l'expression la plus profonde du patriotisme. D'une part, elle est considérée comme un acte de barbarie, et d'autre part, comme acte de bravoure. En fait, la notion de terrorisme est soumise à une bataille sémantique par laquelle le mot terrorisme est ainsi un mot stigmatisant utilisé par un parti qui cherche à discréditer l'idéologie adverse.

Cette bataille sémantique a ainsi des répercussions sur la perception de Sihem Jaafari qui commet un acte terroriste. Elle devient ainsi un personnage controversé tant la nature de son acte fait polémique : elle se retrouve décriée, diabolisée dans camp pour être adulée, célébrée et même vénérée dans un autre. La notion de terrorisme se construit ainsi sur une dichotomie manichéenne par laquelle elle symbolise concomitamment le bien et le mal, ce qui fait de Sihem Jaafari un « double manichéen » pour être le personnage même sur lequel cette dichotomie se construit.

Pour finir, nous dirons que *L'Attentat* de Yasmina Khadra coïncide avec une réflexion profonde sur la notion de terrorisme dans le conflit israélo-palestinien. Yasmina Khadra, loin d'encourager le terrorisme s'interroge sur ses origines. Loin des clichés qui font des terroristes des malades mentaux, des personnes anormales souffrant d'une quelconque pathologie ou simplement des amas de cruauté et de barbarie, son récit montre que ces personnes qui se sacrifient dans des attentats suicides sont des personnes normales, en quête d'une certaine justice, qui donnent leurs vies en réaction à ce qu'elles vivent comme des grandes injustices.

BIBLIOGRAPHIE

- Baud, Jacques, 2003, *Encyclopédie des terrorismes et violences politiques*, Panazol : Lavauzelle.
- Dommes Aurélie, Le Rouzo Marie-Louise, 2007, « Compréhension d'énoncés contenant une ambiguïté lexicale chez des adultes jeunes et âgés : effets de contexte, de familiarité et de fréquence » *Groupe d'études de psychologie* | « Bulletin de psychologie », /1Numéro 487 | pages 59 à 69. Article disponible en ligne à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2007-1-page-59.htm>
- Dory, Daniel, 2017, « L'analyse géopolitique du terrorisme : conditions théoriques et conceptuelles », *L'Espace Politique* [En ligne], 33 | -3, En ligne depuis le 23 février 2018, connexion le 13 mars 2018. URL: <http://journals.openedition.org/espacepolitique/4482>
- Foucault, Michelle, 2009[1865], *Le Corps utopique suivi de Les Hétérotopies* [1966], Paris : Les Éditions Lignes.
- Garand, Dominique, 2008, « Que peut la fiction ? Yasmina Khadra, le terrorisme et le conflit israélo-palestinien ». *Études françaises*, 44(1), 37-56. <https://doi.org/10.7202/018162ar>
- Hamon, Phillippe, 1984, *Texte et idéologie, valeurs, hiérarchies et évaluations dans les textes littéraires*, PUF : Paris.
- Hénin, Nicolas, 2017, *Comprendre le terrorisme*, Paris : fayard.
- Kaufmann, Francine, 2003, « La terminologie idéologique du terrorisme dans le conflit du proche-orient sous le regard de l'interprète et du traducteur » *L'Esprit du temps* | « Topique » /2 N°83 | pages 87 à 109. Article disponible en ligne à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-topique-2003-2-page-87.htm>
- Khadra, Yasmina, 2005, *L'Attentat*, Paris : Éditions Julliard.
- Merari, Ariel, 2015, « Du terrorisme comme stratégie d'insurrection », in *Histoire du terrorisme de l'Antiquité à Daech*, CHALIAND Gérard, et BLIN Arnau (Dir.), Paris : Fayard.
- Ndemby Mamfoumby, Pierre, 2017, *Le Roman et son ombre. Étude et caractérisation du récit chez Henry Bauchau et Nancy Huston. Essai sur la théorie du double dans les textes littéraires*, Paris : éditions Bergame.
- Schmid, Alex p. et Jongman, Albert J., 2005. *Political Terrorism: A New Guide To Actors, Authors, Concepts, Data Bases, Theories and Literature*, Transaction Publishers.
- Zima, Pierre, 1985, *Manuel, de sociocritique*, Paris : L'Harmattan.